

## Notre Amie Juliette Racol

On croit souvent que la discrétion est une sorte d'antidote à la passion, qu'elle est incompatible avec toute forme d'intérêt tourné vers autrui ou vers le monde. Tous ceux qui ont eu la chance d'approcher, intimement ou fugacement, Juliette Racol savent qu'il n'en est rien, et qu'au contraire la force d'âme peut se doubler d'une douceur qui ne doit rien à la discrétion mais au contraire tout à une écoute attentive, à une vie intérieure dont le rayonnement se passe de grandes phrases autant que de démonstrations bruyantes.

L'art n'avait rien pour Juliette d'un passe-temps, il était l'émanation directe de ce besoin de création qui prolonge en l'Homme un dessein immanent. Rien ne lui était étranger, ni la littérature qu'elle a enseignée avec passion, ni les arts plastiques, ni bien entendu la musique qui prolongeait l'amour qu'elle n'a jamais cessé de ressentir pour son époux Maurice. La curiosité n'était pas un luxe, mais une nécessité, et celle de Juliette n'était pas non plus une culture de soi. La foi qui était la sienne tenait son âme en perpétuel éveil, et qui a été accueilli ne serait-ce qu'une fois sur la terrasse de *Αναβασις* ne peut que s'en souvenir. Le sourire de Juliette n'était pas un masque de convenance, mais un bonheur réel et partagé, un désir d'écoute, une soif de l'autre jamais éteinte. Aucun intérêt feint, mais une profonde sincérité, qui faisait que le temps s'arrêtait quelque part entre la terrasse et la véranda, suspendu comme il semblait l'être au-dessus de la rade de Marseille depuis l'éternité, et que la conversation brassait tous les sujets avec la même facilité exempte de toute superficialité.

Il est hélas trop vrai que la culture s'accompagne rarement d'une profonde bonté. Mais encore une fois, Juliette était l'antithèse de cet état de fait. Il n'était pas exceptionnel que l'un de ses anciens élèves se rappelle à son souvenir, reprenne contact avec son ancien professeur, dont l'une des fiertés était précisément d'avoir toujours soutenu et accompagné ceux qui se trouvaient en plus grande difficulté, auxquels ses collègues n'accordaient plus aucune chance de réussite. Avec l'énergie tranquille de ceux dont la conviction soulève les montagnes, elle avait réalisé le film *Massalia Kalliste* avec ses élèves, confiant à Maurice la réalisation de la partition, et chacun sous sa direction avait dépassé ses limites, car Juliette faisait partie de ces êtres rares dont le calme rayonnement permettait à chacun de découvrir en soi le meilleur et parfois l'insoupçonné.

Ma première rencontre avec Juliette remonte à de nombreuses années, alors que nous nous croisions depuis longtemps dans le même quartier. Elle avait émis le désir de faire connaître au jeune musicien que j'étais, les riches

archives de Maurice Ravel, qu'elle avait très soigneusement classées et archivées, et cela avait été pour moi un double choc : d'une part, la lecture de ce *Triptyque du Pater Noster* qui devrait en toute justice prendre un jour sa place dans le grand répertoire choral, d'autre part, la joie de Juliette, cette intimité immédiate qu'elle savait créer qui vous donnait immédiatement l'impression d'être un vieil habitué. Je peine à faire tenir en quelques lignes tant d'années d'amitié, qui auront vu entre autres la parution de la brochure consacrée à Maurice, l'exécution de plusieurs pièces de musique de chambre en concert, mais aussi tant de moments de joie partagée. Nous avons fait route ensemble vers la Maison René Char de l'Isle-sur-Sorgue par un bel après-midi de printemps, pour y défendre l'œuvre de Maurice, et je garde vivace le souvenir de son émotion face à la beauté de la campagne vauclusienne. L'un de ces moments forts aura été la soutenance de ma thèse de musicologie, pour laquelle, bien que marchant très difficilement, Juliette était présente, radieuse, surmontant les difficultés physiques pour être au milieu de nous tous, ouverte et disponible.

Comment faire tenir en quelques lignes la présence sereine d'une personnalité qui regroupait indissociablement le professeur, la femme de lettres et la croyante ? Juliette était tout cela, du plus profond d'elle-même, car l'amour qu'elle portait aux autres n'admettait pas de restriction. Privée de l'usage de ses jambes, je ne l'ai jamais entendue manifester la moindre rancœur, forte qu'elle était de la vie intérieure qu'elle savait développer et qui, loin de la retrancher du monde, elle l'en rendait partie intégrante.

L'expression populaire veut que, sur la pointe des pieds, Juliette nous ait quittés à l'automne dernier. La réalité n'est pas là, car il est des êtres dont la présence nous guide même et surtout après leur départ, et Juliette est de ceux-là. L'emploi d'un temps du passé ne peut convenir pour l'évoquer, tant il est vrai qu'elle n'a laissé aucun de nous depuis. En imaginant le sourire avec lequel elle accueillerait le mot, je lui redirais volontiers l'adresse de Jean Cocteau à Arthur Honegger lors de ses funérailles : « C'est la première fois que tu nous fais de la peine ».

Que ces quelques lignes, ma chère Juliette, te redisent notre affection et notre fidélité, alors que tu continues à nous accompagner.

Lionel Pons  
Marseille, hiver 2011